

points, la publication des papiers de Linant bey (qui fut un des familiers de Flaubert en Egypte) doit apporter d'étonnantes révélations.

AURIANT.

§

**Une protestation musulmane.** — Nous avons reçu la lettre suivante :

Bou-Sâada, le 23 mars 1924.

Monsieur le Directeur,

Dans son compte rendu de *l'Orient vu de l'Occident* paru dans le *Mercur de France* du 15-III-1924, pages 798-99, M. Gabriel Ferrand ne dit pas un mot du sujet unique de notre ouvrage, incapable qu'il est de nous suivre sur le terrain scientifique, lorsque, par des documents irréfutables, nous prouvons que certains orientalistes de ses amis falsifient les textes et ignorent tout de la mentalité orientale.

Mais du fait que nous préférons les traditions anciennes, malgré toutes leurs erreurs et leur caractère légendaire, aux puérides innovations de ces savants en chambre, M. Ferrand n'a pas le droit de transformer notre livre de *pure critique* en un acte de foi de croyants fanatiques et de dire : « Dinét et Sliman ben Ibrahim croient sans réserve que le Corân est la parole d'Allah *incrée*, c'est-à-dire existant de toute éternité, transmise par l'ange Gabriel à Mohammed, pour la révéler en Arabie au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Inutile de faire remarquer à de tels croyants que... etc... »

M. Ferrand ne manque pas d'imagination : nous le défions de citer une seule phrase de notre ouvrage exprimant une croyance aussi contraire à la nôtre sur ce sujet. Il y a plus de treize siècles que les Moâtazilites ont réfuté l'absurdité du *Corân incréé*, que M. Ferrand cherche à nous attribuer. Nous sommes des musulmans modernistes, c'est-à-dire de véritables libres-penseurs, — car, n'en déplaise à M. Ferrand, l'un des principaux avantages de l'Islam est de pouvoir s'accorder merveilleusement avec la libre pensée.

Le *Mercur de France* étant à nos yeux la première de toutes les revues, il nous est fort pénible d'y voir nos pensées présentées sous un jour aussi faux.

Devant la critique la plus sévère, nous n'aurions jamais songé à protester. Mais dans le cas présent, il s'agit d'une erreur caractérisée, et nous comptons sur votre haut souci de la justice pour rétablir la vérité en publiant notre protestation légitime. Quelque modeste que soit notre œuvre, elle a, grâce à son originalité et à son indépendance, produit une certaine sensation. Nous en avons la preuve dans les très chaleureuses approbations de savants tels que les Professeurs J. Maynard, de Chicago, Saint-Calbre, d'Alger, Jeffery, de Londres, Montet, de Genève, Kampffmeyer, de Berlin, etc., et dans les lettres enthousiastes de Musulmans modernistes de tous pays.

Agréez, etc...

E. DINET,

SLIMAN BEN IBRAHIM.

§

**Chants populaires du Canada.** — Celui que cite (d'après la *Revue de l'Amérique latine*) le *Mercur* du 1<sup>er</sup> mars, ne viendrait-il pas de Bretagne ? La variante qui suit (où Nantes remplace Saint-Malo) achève de le donner à présumer. Pourtant, la version du *Mercur* inter-

cale certain *Nous irons jouer dans l'île* évidemment peu maritime mais qui se retrouve dans une chanson que nous entendîmes, de Berri-chons et de Champenois, où s'agit cette fois de « la fille d'un prince » noyée en rivière :

...Elle aperçoit un' barque,  
Trente garçon dedans,  
*Sur le bord de l'île,*  
*Sur le bord de l'eau,*  
*Gentil matelot !*

...Je pleur' mon anneau d'or,  
Dans l'eau, il est tombé, —  
*Sur le bord de l'île...*

Tant le folk-lore est insaisissablement ubiquitaire !  
Et voici la version nantaise (?) :

A Nant's, à Nant's est arrivé  
(*Saute, blonde, et lève le pied !*)  
Trois beaux bateaux chargés de blé.  
(*Saute, blonde, ma jolie blonde,*  
*Saute, blonde, et lève le pied !*)  
Trois dam's s'en vont les marchander :  
Beau marinier combien ton blé ?  
— Je le vends six francs le demay (*var* : setier).  
— Ce n'est pas cher s'il est bon blé.  
— Entrez, madam', vous le voirez.  
Mais quand la dame y fut entrée,  
Le marinier pousse à nager.  
Mets-moi-z'à terr', beau marinier,  
Car j'entends mes enfants crier.  
— Vous mentez, la bell', vous mentez,  
Jamais enfant n'avez porté.  
S'il plaît à Dieu vous en aurez,  
Et ce sera d'un marinier :  
Il portera chapeau ciré,  
Un épissoir à son côté,  
Une culotte goudronnée (1).

FAGUS.

### §

**Vô parlez français.** — Un lecteur du *Mercur* qui a lu mon premier écho sous ce titre, dans le numéro du 1<sup>er</sup> janvier, me demande de lui indiquer avec plus de précision comment il serait possible, dans chacune

(1) Parut, vers 1890, dans le recueil *Les Plus Jolies chansons du pays de France*, commentées par Catulle Mendès.